

poche de ses culottes de cuir ; mais, au lieu d'y trouver sa petite bourse, il en tirait des poignées d'or.

L'hôtesse, qui regardait cela, avait bien envie des culottes ; elle fit rester le vieux soldat à coucher, puis quand il fut endormi, elle lui prit ses culottes, et se mit à tout bousculer dans la maison en criant : Au meurtre ! au viol !

Les gendarmes arrivèrent, et elle raconta que le vieux soldat lui avait pris tout son argent, et qu'il avait voulu la violer.

Dans ce temps-là la justice était sévère et le vieux soldat fut condamné à mort.

*Le manuscrit de la fin de ce conte, que j'ai recueilli en Ille-et-Vilaine, il y a une vingtaine d'années, s'est égaré, et je ne me rappelle plus comment il se termine. Il est probable que, comme dans les similaires, le diable arrivait et sauvait du supplice celui auquel il voulait du bien.*

#### XLIV

##### LA FILLE DU DIABLE

Il y avait une fois un quartier-maître qui était fort à son aise. Il n'avait qu'un fils, et quand il fut obligé de s'embarquer pour le service, il lui dit :

— Je te laisse le maître à la maison, puisque je pars et que ta pauvre mère est morte ; vis à ton aise, mais prends bien garde de dépenser mal à propos l'argent que j'ai eu tant de mal à gagner.

Le fils du quartier-maître promit à son père d'être ménager, et il tint d'abord sa parole ; mais un jour qu'il s'ennuyait, il rencontra un homme qui lui proposa de faire une partie de cartes. Ils jouèrent d'abord petit jeu, et le jeune garçon gagna ; mais peu à peu, ils s'échauffèrent, risquèrent de plus gros enjeux, et comme la chance avait tourné, le fils du quartier-maître perdit tout l'argent de son père, et pour vivre il fut obligé de demander la charité.

Un jour qu'il se promenait en songeant à son malheureux sort, il rencontra un monsieur qui lui dit :

— Qu'as-tu, mon garçon, pour avoir la mine si triste à ton âge ?

— J'ai joué aux cartes et j'ai perdu ; tout l'argent de mon père y a passé. Quand il reviendra il sera bien marri, et il me grondera.

— Si tu veux, lui dit le monsieur, me promettre de venir passer avec moi un an et un jour, je vais te rendre tout ce que tu as perdu.

— J'y consens, répondit le jeune homme.

— Hé bien ! lui le monsieur en lui remettant une bourse ; dans un an et un jour, tu viendras me chercher à la Montagne Verte.

\*  
\*  
\*

Quand le quartier-maître revint du service, il retrouva à peu près autant d'argent qu'il en avait laissé :

— Tu t'es bien conduit, mon garçon, dit-il à son fils, et tu n'as guère dépensé.

— C'est, répondit-il, que j'avais du chagrin de ne plus te voir ; mais j'ai promis à un monsieur d'aller passer avec lui un an et un jour.

— Puisque tu as promis, dit le quartier-maître, il faut aller.

Le jeune garçon se mit en route ; il alla loin, bien loin, encore plus loin que je ne dis. Quand il eut beaucoup marché, il rencontra une vieille bonne femme, et lui dit :

— Savez-vous si je suis encore loin de la Montagne Verte ?

— Vous n'êtes pas rendu, répondit la vieille ; elle est à six cents lieues d'ici.

Il se remit en route, et quand il eut marché plusieurs jours, il trouva sur le bord du chemin une autre vieille femme à qui il dit :

— Suis-je encore loin de la Montagne Verte ?

— Elle est à quatre cents lieues d'ici, répondit la vieille.

Il continua à marcher, et à force d'aller loin, bien loin, encore plus loin, que je ne dis, il arriva à la Montagne Verte, et tout en haut était un château où il entra.

— Te voilà, mon garçon, lui dit le monsieur qui lui avait donné la bourse, tu es de parole et je suis bien aise de te voir. Si tu accomplis les épreuves que je vais te donner, tu pourras choisir pour femme une de mes filles ; mais si tu n'en viens pas à bout, il n'y aura que la mort pour toi.

— Que faut-il faire ? demanda le jeune homme.

Le monsieur, qui s'appelait Tribe-le-Diable, mit un coq dans le haut d'un grand arbre et lui dit :

— Voici un coq qu'il faut que tu attrapes sans te servir de fusil et sans grimper après l'arbre, mais tu pourras te servir de l'échelle qui est par terre.

Tribe-le-Diable s'en alla, et le jeune homme était embarrassé comme une poule qui n'a qu'un poulet, car l'échelle était toute petite, et n'atteignait pas au tiers de l'arbre. Il se mit à réfléchir pour tâcher de découvrir quelque moyen de se tirer d'affaire, mais il eut

beau se creuser la tête, il ne trouva rien, et s'assit sur le gazon auprès de l'arbre.

Une des filles du diable vint le voir et lui dit :

— Malheureux ! mon père va te tuer si tu ne fais rien. Quelle est l'épreuve qu'il t'a donnée ?

— C'est d'attraper sans grimper après le tronc et sans fusil le coq qui est en haut de cet arbre ; mais c'est impossible.

— N'est-ce que cela ? lui dit-elle. Tu vas prendre tous mes os, tu les mettras les uns sur les autres ; tu arriveras facilement en haut, et quand tu auras étourdi le coq d'un coup de bâton, tu le descendras ; mais il faudra que tu aies bien soin de ramasser tous mes os, car s'il en manquait un, je serais estropiée.

Le jeune homme fit ce que la fille du diable lui disait ; il mit les os les uns sur les autres et attrapa le coq ; mais en ramassant les os, il oublia celui du petit doigt de pied qui était tombé dans les herbes, et quand la fille du diable eut repris sa forme naturelle, elle avait un pied auquel manquait un doigt.

Il alla porter le coq à Tribe-le-Diable qui lui dit :

— C'est bien ; mais il te reste encore une épreuve à accomplir. Voici un arbre dans le haut duquel est un pigeon sur son nid ; il faut que tu le descendes sans te servir d'échelle et sans grimper après le tronc.

Le fils du quartier-maître ne savait comment faire, et il s'assit sur le gazon sans pouvoir trouver aucun moyen d'attraper le pigeon. La fille du diable vint le voir et lui dit :

— Malheureux ! mon père te tuera si tu ne lui apportes pas le pigeon.

— Comment voulez-vous que je fasse ? répondit-il.

— Coupe mes bras et mets les au bout des tiens ; ils s'allongeront et tu atteindras le nid de pigeon, puis tu le frapperas avec cette baguette, et l'oiseau restera sur son nid comme s'il y était collé.

Le fils du quartier-maître coupa les bras de la fille du diable, attrapa le pigeon et rendit les bras à la jeune fille. Il alla ensuite porter le pigeon à Tribe-le-Diable qui lui dit :

— Maintenant tu vas choisir une de mes filles.

Il lui banda les yeux et le mena dans une chambre où étaient ses deux filles, habillées pareillement ; mais le jeune homme leur tâta les pieds, et comme il savait que celle qui l'avait aidé avait un doigt de moins, ce fut elle qu'il choisit.

\* \* \*

Cependant Tribe-le-Diable n'était pas content du mariage, et sa fille dit à son mari :

— Il faut que nous partions d'ici; c'était ma sœur qu'ils voulaient te donner, et ils vont maintenant essayer de te tuer.

Ils se mirent en route, et marchèrent le plus vite qu'ils purent. Quand Tribe-le-Diable s'aperçut de leur fuite, il envoya sa femme à leur poursuite.

La fille entendit de loin venir sa mère, et elle dit :

— Que je sois changée en église, et mon mari en prêtre.  
La femme du Diable entra dans l'église et dit :

— Vous n'auriez point vu passer par ici une jeune fille et un jeune homme ?

— Dominus vobiscum, répondit le prêtre.

La femme du Diable revint à la Montagne Verte, et son mari lui dit :

— Les as-tu attrapés ?

— Non, je n'ai rien vu sur ma route qu'une église, et un prêtre à l'autel.

— C'étaient eux, dit le Diable ; retourne les chercher.

Le fils du quartier-maître et sa femme avaient repris leur forme naturelle, et ils continuaient à fuir. Tout en marchant, elle disait à son mari :

— Regarde bien derrière toi : ne vois-tu rien ?

— Si, j'aperçois une grosse fumée qui s'avance.

— C'est le Diable ou sa femme ; je vais me changer en cane et toi en canard, et nous allons barbotter dans le ruisseau.

La femme du Diable arriva au bord du ruisseau et dit aux canards :

— Vous n'auriez pas vu passer par ici une jeune femme et son mari ?

— Quand, quand, quand ! répondirent les canards.

La femme du diable retourna sur ses pas, et dit à son mari :

— Je suis allée plus loin cette fois, et je n'ai rien vu qu'un canard et une cane dans un ruisseau.

— C'étaient encore eux, dit le Diable ; repars à leur poursuite et tâche d'être plus fine.

Le fils du quartier-maître et sa femme avaient repris leur forme naturelle, et ils continuaient à fuir :

— Regarde bien, disait-elle à son mari, que vois-tu ?

— Un nuage de poussière.

— Hé bien ! je vais me changer en maison et toi en maçon, et tu me couvriras de mortier comme si tu étais à maçonner.

— Maçon, dit la femme du Diable, n'avez-vous point vu passer une jeune femme et son mari ?

— Donnez-moi du mortier, répondit le maçon.

— Les avez-vous vus ? répondez donc !

— Je suis pressé de travailler ; au lieu de me parler, donnez-moi du mortier, dit le maçon.

La femme du Diable retourna sur ses pas, et dit à son mari :

— Je n'ai rien vu qu'une maison en construction et un imbécile de maçon qui, au lieu de me répondre, m'a demandé du mortier.

— Sotte que tu es, c'étaient encore eux.

La fille du Diable continuait à fuir avec son mari et elle lui disait :

— Regarde bien, ne vois-tu rien ?

— Si, je vois un gros nuage.

— Change toi en coq et moi en poule.

— N'avez-vous point vu, leur demanda la femme du diable, ma fille et son mari ?

— Cocolinco, répondit le coq.

Elle retourna aux Montagnes Vertes et dit au diable :

— J'ai eu beau regarder, je n'ai vu qu'une poule et un coq.

— C'étaient encore eux, vieille sotte ! retourne vite sur tes pas.

Elle se mit à courir encore plus vite que les autres fois et sa fille qui fuyait avec son mari lui dit :

— Ne vois-tu rien ?

— Si, derrière nous s'avance comme un tourbillon de feu.

— Je vais me changer en ourse et toi en lion.

La femme du diable arriva auprès d'eux et leur dit :

— Vous n'auriez point vu une jeune femme et son mari ?

— Dans mon ventre, s'écria l'ourse.

Elle et le lion se jetèrent sur la femme du diable et la mirent en pièces.

Et je pense qu'ils se sont sauvés.

(Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans).

La fin de ce conte ressemble beaucoup à la *Demoiselle en blanc*, n° 30, des *Contes populaires de la Haute-Bretagne*. Dans une autre variante, très rapprochée de ce conte ; il y a trois épreuves au lieu de deux ; la première est semblable, la seconde consiste à se mettre à soixante pas d'un chêne et à lancer une épingle qui entre dans le tronc de l'arbre ; la fille du diable, qui se nomme M<sup>lle</sup> la Noire, donne au fils du quartier-maître un de ses os et lui dit de planter l'épingle dedans et de mettre l'os dans un pistolet en guise de balle. Pour la troisième épreuve, il faut prendre un louis d'or dans le haut d'un arbre et s'envoler ensuite avec. La jeune fille du diable donne encore ses os avec lesquels le jeune homme atteint le haut de l'arbre et qui lui servent ensuite à s'envoler. La poursuite est la même, sauf pour l'épisode de l'ourse et du lion. La fille du diable et son

mari se changent en chat et en chatte et comme la femme du diable ne les reconnaît pas, ils arrivent au ruisseau qui sépare la terre sainte de la terre du diable, et quand ils l'ont franchi, le diable n'a plus de pouvoir sur eux.

## XLV

## LES QUATRE SOUHAITS

Il était une fois un bonhomme et une bonne femme qui n'avaient qu'un petit garçon ; mais rien ne leur réussissait, et ils avaient bien du mal à manger du pain.

Un jour qu'ils étaient assis sur le talus au bord de la route, le bon Dieu passa par là, et ils lui souhaitèrent le bonjour. Le bon Dieu leur répondit bien poliment et leur dit :

— Vous voilà à vous reposer, bonnes gens ?

— Oui, monsieur, répondirent-ils tous les deux à la fois ; nous avons travaillé de notre mieux et nous sommes bien fatigués.

— Seriez-vous contents d'être plus à votre aise, et d'avoir du pain pour vous et votre petit garçon ?

— Oui, répondirent les bonnes gens, si nous avons de quoi vivre sans avoir trop de mal, nous serions bien heureux. Mais comment cela pourrait-il nous arriver ? jusqu'à présent nous n'avons guère eu de chance.

— Eh bien ! leur dit le bon Dieu ; voici un bœuf que je vous donne, vous lui couperez les quatre jambes, et tout ce que vous demanderez par la vertu de ces jambes vous sera accordé. Mais ayez soin de bien choisir, car vous n'avez que quatre souhaits à faire.

Quand le bon Dieu fut parti, les bonnes gens retournèrent chez eux, bien contents, et ils emmenèrent le bœuf. Ils lui coupèrent les quatre jambes, et aussitôt la femme dit :

— Par la vertu de la première jambe, que mon petit gars soit barbu comme son père.

Aussitôt la jambe coupée retourna se placer sous le bœuf, et elle semblait n'avoir jamais été coupée, tant elle était bien ressoudée. En même temps, la figure du petit garçon se couvrit de barbe, et il en avait autant que son père, mais il était si vilain, si vilain, qu'il ressemblait au diable. La bonne femme en le voyant s'écria :

— Oh ! mon petit gars est trop vilain comme cela ; s'il reste ainsi barbu, tout le monde se moquera de lui, et il ne pourra plus sortir. Par la vertu de la seconde jambe, que la barbe lui tombe, et qu'il redevienne comme auparavant.